

Giuseppe SCIARA, *Un'oscura presenza. Machiavelli nella cultura politica francese dal Termidoro alla seconda Repubblica*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2018, 247 p.

Paolo Conte



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/4301>

ISSN : 2105-2557

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique

Paolo Conte, « Giuseppe SCIARA, *Un'oscura presenza. Machiavelli nella cultura politica francese dal Termidoro alla seconda Repubblica*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2018, 247 p. », *La Révolution française* [En ligne], 18 | 2020, mis en ligne le 06 juillet 2020, consulté le 06 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/4301>

Ce document a été généré automatiquement le 6 juillet 2020.

© La Révolution française

Giuseppe SCIARA, *Un'oscura presenza. Machiavelli nella cultura politica francese dal Termidoro alla seconda Repubblica*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2018, 247 p.

Paolo Conte

- 1 Giuseppe Sciara a sûrement raison lorsqu'il souligne, dès son introduction, qu'une « histoire du machiavélisme durant l'ensemble de la décennie révolutionnaire reste à faire » (p. XIII). Il est en fait étonnant de constater que l'étude de l'un des plus importants théoriciens de la pensée politique de l'époque moderne – et surtout sur les usages idéologiques que l'on a fait de ses œuvres au fur et à mesure des bouleversements amorcés par 1789 – n'a pas fait l'objet de travaux systématiques dans l'historiographie révolutionnaire. Ce sont ainsi les articles de Vittorio Criscuolo, du côté italien, et, surtout, de Bernard Gainot, pour le versant français, qui continuent à faire référence sur ce sujet¹. Articles fort importants, certes, mais qui se voulaient plus comme des invitations à des enquêtes futures, plus comme des prémisses pour des esquisses majeures sur les fortunes machiavéliennes dans la culture politique de cette décennie (et de la période napoléonienne), que comme des analyses exhaustives du vaste spectre des références à Machiavel s'étant composé, sur l'un comme l'autre côté des Alpes, au cours de la Révolution.
- 2 L'ouvrage de Sciara ne se propose pas de combler ce « retard étonnant », mais, en s'inscrivant dans le sillage des études sur les interprétations de Machiavel au XIX^e siècle menées tout d'abord par les travaux pionniers de Giuliano Procacci², puis par les recherches de Paolo Carta et Xavier Tabet, il y apporte sans doute une contribution remarquable. Son analyse porte en fait sur l'usage de Machiavel dans la culture politique française depuis le tournant thermidorien jusqu'à la Deuxième République. Le résultat est un travail qui s'avère fondamental pour la connaissance de Machiavel en

France durant cette période et qui a le mérite d'aborder des questions dépassant largement le thème de l'usage des œuvres machiavéliennes, car il pose des interrogations plus larges concernant les modalités du passage de l'héritage des lumières à la formation du romantisme, ou bien les caractéristiques du rapport entre révolution et contre-révolution.

- 3 Rédigé par un historien de la pensée politique s'étant formé dans la meilleure tradition historiciste italienne, ce travail, structuré méritoirement de façon chronologique, se fonde autour de la conviction méthodologique que l'actualité de Machiavel doit être toujours mise en relation avec l'évolution de son cadre politique national (et européen). Ainsi, à partir de l'hypothèse selon laquelle « chaque époque a construit son Machiavel » et l'a fait selon les exigences de la lutte politique en cours, il envisage, pour un bon nombre d'opérations éditoriales ou de simples citations concernant les réflexions machiavéliennes, d'en « saisir les raisons politiques strictement liées au contexte » (p. XXII). Cela est fait en polémique assumée – que nous partageons entièrement – envers des lectures ayant fortement nuancé la connotation idéologique de l'usage que l'on a fait en France du diplomate italien tout au long de ce siècle si riche de bouleversements³. D'après Sciara, ces références machiavéliennes méritent toujours d'être lues non seulement comme des exercices érudits, mais aussi et surtout comme un outil concret des enjeux politiques en cours, comme un moyen d'action visant à agir sur son temps. D'ailleurs, même au-delà des réflexions concernant un auteur fortement politisé comme Machiavel, nous croyons fermement que, en dépit des mythes – vieux ou nouveaux qu'ils soient – sur la neutralité de l'histoire et sur la fin des idéologies, toute opération historiographique ne peut pas se comprendre en oubliant les buts qui l'animent et en s'éloignant du cadre politique et du milieu culturel où elle est conçue, cela d'autant plus à propos des périodes de changements institutionnels continus.
- 4 De ce point de vue, même la « dépolitisation » de Machiavel, dont l'auteur traite dans le quatrième chapitre, et qui se construit surtout autour de la traduction du diplomate florentin parue au milieu des années 1820 par Jean-Vincent Périès, n'est pas la conséquence d'une perte d'intérêt envers les ouvrages machiavéliens (qui ne sont donc pas devenus tout à coup des objets d'étude réservés à des érudits isolés), mais s'avère elle-même une opération strictement politique. Par ce biais, un personnel intellectuel s'étant déjà fait remarquer sous Napoléon – c'est le cas, entre autres, d'Artaud de Montor – essaie de soustraire Machiavel à tout usage radical, ce qui, d'un côté comme dans l'autre de l'échiquier politique, avait été fait pendant les vingt années précédentes (années qui font l'objet des trois premiers chapitres du livre, sur lesquels nous reviendrons). Cette opération de dépolitisation envisage de proposer une lecture qui souligne tant le génie que les erreurs du diplomate italien, afin de présenter un message fonctionnel à la nécessité d'un apaisement du cadre politique français et de favoriser la continuation des charges publiques pour ce personnel.
- 5 Ce redimensionnement de la réflexion politique de Machiavel est poussé davantage dans les années de la Monarchie orléaniste, durant lesquels l'affirmation de l'éclectisme mène à une critique sévère envers le cynisme machiavélien, et donc à un refus de sa théorie présentant une distinction nette entre morale et politique. Ainsi, si, pour Joseph-Marie de Gérando, la faute de l'auteur du *Prince* est de ne pas comprendre que le choix du but idéal ne peut pas être séparé des modalités de l'action pratique, pour Alexis de Tocqueville (qui, en fait, ne consacre à Machiavel que des réflexions personnelles jamais parues), son cynisme est à reprocher moins pour son immoralité

que pour son ingénuité. Victor Cousin, quant à lui, en s'attardant sur les doctrines machiavéliennes dans son *Argument philosophique* inséré dans la traduction de Platon, tout en appréciant l'amour que le diplomate italien montrait envers sa patrie, décrit sa réflexion comme dépourvue de toute connotation universelle et entièrement à placer dans le contexte concret du Florence de l'époque.

- 6 L'extraordinaire portée politique de tout usage de Machiavel revient d'ailleurs par la suite, lors du tournant de 1848. En poussant à la parution des nouveaux ouvrages machiavéliens, ceux-là mêmes que Sciara étudie dans le dernier de ses six chapitres, les événements du "Printemps des peuples" montrent bien que « le Secrétaire ressurgit dans les moments d'accélération de l'histoire, pendant lesquels le cours des événements est bouleversé par des sanglots révolutionnaires » (p. 201). Des travaux avec des réflexions fort patriotiques paraissent en effet à cette époque : tout en ayant des connotations politiques évidemment opposées aux pamphlets parus sur ce sujet au début de la Restauration (et traités dans le troisième chapitre), ils partagent avec eux l'idée d'une connexion majeure entre machiavélisme et Révolution française. Si, suite à l'effondrement de l'Empire, dans un contexte exacerbé par l'« Usurpation » des Cent jours, les ultras royalistes font un usage très désinvolte de Machiavel pour dénoncer tant les maux de l'extrême fragmentation politique caractérisant la période révolutionnaire que les abus du pouvoir personnel s'étant reproduits à l'époque napoléonienne – même s'il faut également remarquer qu'il y a aussi des tentatives de se servir de Machiavel pour demander une amnistie générale, comme le fait l'ex babouviste Taschereau de Fargues –, la connexion entre Machiavel et la Révolution est à nouveau fortement soulignée lors de la formation de la Deuxième République⁴.
- 7 D'après Sciara, dès 1848 le diplomate Italien est lu surtout dans une optique d'opposition à la politique de Guizot, voire comme le critique de la théorie du « juste milieu ». Ainsi, poussé par son « radicalisme républicain », Edgar Quinet lui consacre plusieurs passages de ses *Révolutions d'Italie*, ayant pour but de rendre hommage à la culture d'un pays auquel il se sent fort lié, mais aussi et surtout de critiquer l'influence négative que la présence de l'Église joue dans l'histoire de la Péninsule et de proposer une analogie entre la situation de l'Italie suite à l'invasion de Charles VIII en 1494 et celle de la France après l'entrée à Paris des puissances de la sixième coalition en 1814. Ce jeu de miroir entre l'Hexagone et la Péninsule, entre la Révolution française et la Renaissance italienne, est d'ailleurs encore plus marqué dans les pages que Giuseppe Ferrari, intellectuel milanais exilé depuis longtemps à Paris, fait paraître en 1849 sous le titre de *Machiavel juge des révolutions de notre temps*. Sciara lui consacre une analyse fort passionnante dans laquelle, en reprenant les travaux de Franco Della Peruta et de Nicola Tranfaglia⁵, il décrit cet ouvrage comme la première grande tentative de Ferrari de développer un programme politique plus avancé sur le terrain social que celui de Giuseppe Mazzini. Apprécié surtout pour l'exaltation de l'« art de réussir », Machiavel y est perçu comme un outil pour l'élaboration d'une stratégie politique capable d'encourager la participation des classes populaires dans la révolution nationale, ce qui, d'après Ferrari, ne peut se faire que par le recours à l'aide des révolutionnaires français, à savoir par une action culturelle visant à « lier strictement l'histoire française à l'histoire italienne et vice-versa, et en plaçant toutes les deux dans le cadre de l'histoire européenne » (p. 219).
- 8 Avec cette analyse sur les réflexions parues pendant la Deuxième République, la recherche de Sciara s'achève : ainsi, si, d'un côté, elle a le mérite de commencer par une

introduction de rare profondeur et d'une très belle rédaction, de l'autre côté, étant donné l'intérêt des problématiques abordées, elle aurait peut-être joui davantage d'une conclusion qui aurait pu aider à mieux éclaircir les riches questions posées tout au long de ses pages. À part le manque d'une conclusion, la seule vraie remarque que nous nous permettons d'exprimer envers un travail qui reste assurément d'un extrême intérêt, et dont la lecture est largement conseillée, porte notamment sur un aspect méthodologique : l'opportunité, sinon la nécessité, de préciser de façon plus claire et nette la distinction entre les concepts de « masque » et d'« usage politique ». L'auteur y fait recours à plusieurs reprises – des fois de façon trop interchangeable – pour indiquer, dans le premier cas, de simples références à Machiavel qui se trouvent dans des discours généraux et, dans l'autre cas, des opérations éditoriales majeures entièrement consacrées aux œuvres de l'intellectuel italien. Il s'agit d'une remarque qui, loin d'être purement conceptuelle, a des conséquences concrètes dans l'organisation de cette recherche, parce que si, d'un côté, Sciara a sûrement l'extraordinaire mérite d'avoir mené une étude pointue et fort savante sur de nombreuses et souvent inconnues (d'où le titre de son ouvrage) citations machiavéliennes dans la France de ce premier XIX^e siècle, de l'autre côté, il finit par donner la même importance à des usages de Machiavel qui ont des poids et une consistance fort différents. Si la citation d'un auteur peut en réalité être utile pour enquêter sur le bagage culturel de la personne qui en fait usage, ainsi que sur sa manière d'articuler un discours politique, des entreprises éditoriales plus engageantes, comme des réimpressions ou des traductions, ont une valeur politique davantage remarquable, parce qu'elles s'inscrivent dans un milieu culturel bien vaste et, surtout, parce qu'elles visent à réfléchir sur le message de l'auteur de façon plus profonde, se proposant d'avoir des répercussions fort élargies en termes d'impact et de diffusion.

- 9 Ce constat concerne surtout l'analyse des fortunes machiavéliennes abordées dans les premiers deux chapitres, sur lesquels il est utile désormais de nous arrêter, étant donné qu'ils portent sur cette période révolutionnaire et napoléonienne qui intéresse plus particulièrement la présente revue. C'est en fait en cette époque, et plus précisément au début de l'an VII, que paraît le plus important des travaux réalisés sur Machiavel de toute l'époque analysée, la publication qui, en anticipant de presque vingt-cinq ans l'entreprise de Périès citée ci-dessus, marquera de façon remarquable les fortunes machiavéliennes en France (et au-delà) pendant tout le siècle qui allait commencer : la traduction menée par Charles-Philippe-Toussaint Guiraudet pour l'éditeur-libraire Pichard. Il s'agit de la première opération systématique autour de Machiavel depuis le début de la Révolution, se composant de neuf volumes, dont le premier est pour l'essentiel consacré à un long *Discours sur Machiavel* rédigé par le traducteur, tandis que les cinq suivants concernent les principaux travaux politiques du secrétaire italien (*Discours sur la première Décade de Tite-Live*, *Histoire de Florence*, *l'Art de la guerre* et *Le Prince*, mais aussi les plus courts *Vie de Castruccio Castracani* et *Moyens du duc de Valentinois pour se défaire de Vitelli*) et les trois derniers portent sur sa correspondance diplomatique.
- 10 Sciara enquête sur cette édition de façon fort lucide, mais, étant donné sa consistance et ses répercussions dans la culture française ultérieure, cette traduction aurait peut-être mérité une attention plus poussée, ce qui aurait également contribué à mieux expliquer la périodisation d'un ouvrage qui, tout en consacrant son premier paragraphe à l'usage de Machiavel par Robespierre, affiche dès son sous-titre l'ambition – originale et épistémologiquement intéressante – de commencer ses

recherches à partir de Thermidor. L'auteur a sûrement raison lorsqu'il inscrit cette opération dans un processus de construction de l'idéologie de l'« extrême centre » qui se développe justement sous le Directoire et dont Pierre Serna a si bien décrit les caractéristiques principales⁶. Nous partageons moins l'idée, trop théologique, selon laquelle cette traduction vise à préparer le tournant du 18 Brumaire : comme l'a très bien montré Bernard Gainot, l'opération de Guiraudet est à considérer dans le contexte de la formation des "Républiques sœurs"⁷. Ce travail vise à fournir au courant républicain conservateur (dans lequel le traducteur milite) un outil permettant, sans supprimer les institutions existantes, un dépassement de la lecture rousseauienne de Machiavel qui s'était développée en l'an II, un renforcement de l'Exécutif et, surtout, une légitimation de la bataille européenne pour la démocratisation des pays au-delà des frontières. C'est cela qui explique tant les paroles du *Discours sur Machiavel* placé par le traducteur dans le premier des neuf volumes, que l'attention majeure consacrée à cette édition tout au long du printemps 1799 (voire à la veille des élections du 30 prairial) par cette faction du républicanisme conservateur qui s'oppose tant aux néojacobins ressurgissant qu'à tout retour de solutions monarchiques.

- 11 Sur le premier point, Guiraudet commence en constatant le vide historiographique grave qu'il y a en France quant à la connaissance de Machiavel, car, à son avis, ce dernier « est l'auteur étranger [...] le moins étudié », « celui dont on parle le plus et qu'on connaît le moins ». Ce vide est devenu d'autant plus grave avec la Révolution, laquelle, ayant « engagé nécessairement plus d'individus à s'occuper de politique », a eu la conséquence de faire « sentir le besoin de connaître à fond tous les ouvrages de notre auteur, de les méditer, de les comparer ensemble ». C'est ainsi qu'une véritable « nécessité d'une traduction nouvelle » des ouvrages machiavéliens s'est imposée, poussant Guiraudet à dépasser la peur initiale de traiter d'un penseur toujours présenté comme immoral et à reprendre la lecture républicaine de Bacon et Rousseau, qui soutenait qu'« en feignant de donner des leçons aux rois, Machiavel en avait donné au peuple ». Néanmoins, son but n'est pas de partager cette lecture chaudement républicaine, mais de la développer davantage pour proposer enfin « une opinion bien différente des deux opinions émises sur cet homme célèbre ». Il s'agit donc – et pour cause – d'une lecture de l'« extrême centre », qui refuse les deux interprétations radicales sur Machiavel pour suggérer, par une approche visant « d'abord [à] se rapporter au temps, aux lieux, aux circonstances dans lesquelles il écrivait », que « personne n'aima plus que lui la liberté et la prospérité de son pays »⁹.
- 12 De là, l'autre grand trait du Machiavel de Guiraudet est sa dimension exclusivement publique d'homme « uniquement occupé de l'intérêt que son pays lui inspire », ce qui permet au traducteur, qui écrit son discours très probablement en 1798 (à savoir juste après l'occupation républicaine de Rome), de se servir des discours du diplomate italien pour légitimer les opérations militaires françaises dans la Péninsule. D'après lui, l'une des plus grandes leçons de Machiavel a été d'« attaquer la puissance des papes », et donc de prouver « que c'est à l'existence de cette cour placée au milieu de ce beau pays qu'il faut attribuer tous les maux qui affligeaient cette malheureuse contrée »¹⁰. Guiraudet en tire la conclusion que ces positions anti-ecclesiastiques ont été la cause du jugement négatif longtemps subi par Machiavel sous la pression du monde catholique, et surtout que les événements révolutionnaires récents arrivés à Rome ne peuvent qu'être considérés de la façon la plus positive. Ils montreraient en fait que « la République française, en détruisant cette puissance, a bien plus écouté les intérêts de cette même Italie que ceux d'une politique moins généreuse » : ainsi, il peut soutenir

que « les peuples de l'Italie reconnaissante se rappelleront toujours du moins quel autre peuple fut l'Hercule dont les flèches ont percé le vautour et délivré leur Prométhée »¹¹.

13 D'ailleurs, d'après le traducteur, Machiavel saisit aussi une autre cause politique expliquant la faiblesse de l'Italie, c'est-à-dire « sa division en une infinité de principautés ou de républiques qui ne diffèrent des principautés que par un plus grand nombre de tyrans¹² ». Encore une fois, la leçon machiavélienne est, à l'époque de la formation des « Républiques sœurs » italiennes sous l'égide de la « République mère » française, autant difficile qu'extrêmement actuelle, car elle entraîne une réflexion majeure sur le concept de liberté visant à présenter cette « République mère » comme le « nouveau Prince » nécessaire au futur politique de l'Italie. Dans un discours qui se propose de « justifier également la marche de la République française en Hollande, en Suisse, et notre empressement à seconder les vœux de la portion du peuple qui demandait un gouvernement libre et des formes qui nous rendent leur alliance utile », le traducteur exalte le rôle des « grandes puissances », en concluant que ce constat « était sans doute un des motifs qui faisait désirer à Machiavel la formation d'un grand État en Italie »¹³. Dans ce cadre, la liberté est certes fort importante, « car sans elle il n'est pas de chemin pour arriver à cette félicité à laquelle doivent tendre tous les peuples », mais elle doit être conçue comme un moyen, non comme un but, comme un « instrument nécessaire de bonheur »¹⁴, non comme le bonheur en tant que tel.

14 Il en suit que, dans cette « lecture directoriale » manifestement visant à légitimer la politique du gouvernement français en Italie, le plus grand des mérites de Machiavel s'avère d'avoir donné de « nombreux conseils [...] à ce conquérant, à cet usurpateur désiré »¹⁵ et d'avoir été le premier à comprendre la nécessité d'une découverte graduelle de la liberté. En somme, d'avoir été l'auteur qui a le plus concrètement montré, lui italien et n'agissant que pour le bien de sa patrie, l'importance du rôle que, dans le parcours vers l'indépendance de cette Péninsule depuis longtemps partagée, doit jouer une puissance politiquement et militairement bien forte :

De cette vérité, Machiavel nous donne l'exemple d'en tirer des conséquences pratiques, les seules utiles en gouvernement : c'est que le moment pour l'Italie n'était pas encore venu d'être libre ; il devait alors suffire à son ambition d'être délivrée des deux plus grands obstacles qui s'opposaient, je ne dis pas à son bonheur, mais à son existence politique. Ne pourrions-nous pas en tirer nous-mêmes cette autre conséquence non moins utile, c'est que la suspension de quelques actes de liberté, quelques lois prohibitives dans des temps de guerre ou de troubles, ne sont point, comme on se plaît à le croire ou à le dire, des attentats faits au premier des biens pour lequel on a tout sacrifié ; car le premier des biens c'est le salut de l'état, le bonheur et la prospérité de ses membres auquel peut nuire momentanément une liberté illimitée¹⁶.

15 Le fait que la théorie machiavélienne serve à Guiraudet pour justifier la politique étrangère du Directoire est confirmé tant par le parcours personnel de ce dernier – lequel, après avoir été proche de Mirabeau au début de la Révolution, avait servi de 1795 à 1797 comme collaborateur du ministre des Affaires étrangères Charles Delacroix¹⁷ –, que par l'attention que, au cours du printemps 1799, le milieu orbitant autour de l'Exécutif consacre à son édition des *Œuvres de Machiavel* et, plus précisément, à son *Discours préliminaire*. Après avoir prononcé un discours à l'Assemblée, début-février, qui visait à exalter la formation récente de la République napolitaine et servait à présenter cette nouvelle avancée française plus comme le résultat des volontés du Directoire parisien que des initiatives militaires du général Championnet, le député au Conseil des Cinq-cents Pierre Duviquet, à l'époque très proche du directeur Philippe-

Antoine Merlin de Douai, prend à nouveau la parole au Conseil le 7 floréal an VII (26 avril 1799) pour décrire le travail de Guiraudet comme une « traduction complète, fidèle et exacte » qui remplit une « lacune » fort remarquable et qui a le mérite de décrire Machiavel comme « un ami de la liberté et du genre humain »¹⁸.

- 16 Dix jours plus tard, un compte-rendu très élogieux envers l'« excellent discours préliminaire » de Guiraudet paraît dans les colonnes du journal gouvernemental, le *Moniteur universel*. L'article loue en particulier la volonté du traducteur de refuser autant de ne « voir en lui qu'un apôtre de la tyrannie » que « de se ranger de l'avis de Bacon, qui fut celui de Rousseau [...] qui pensaient que Machiavel, en feignant de donner des leçons aux rois, n'avait voulu qu'en donner aux peuples ». D'après ce journal, Guiraudet a l'extraordinaire mérite d'avoir établi un « nouveau système » selon lequel le vœu du secrétaire de Florence « s'étendait à l'Italie entière », car il se proposait « du moins de rendre puissante cette partie qu'il n'avait pu conserver libre », afin que « l'Italie s'élevât au degré de force et de puissance que sa situation, le caractère de ses peuples et d'anciens souvenirs, devaient lui assurer dans la balance de l'Europe »¹⁹. Les buts de Machiavel étaient, comme le traducteur venait de le montrer dans son *Discours*, de « chasser les ultramontains » tout en enseignant à Médicis « à tenir ces mêmes gouvernements dans sa main une fois qu'il s'en sera emparé », de voiler « l'état de dépérissement » dans lequel la Péninsule divisée se trouvait, finalement d'« éloigner les papes de l'Italie ». Bref, ce que Machiavel demandait à Médicis, la République directoriale est en train de le mener en ce printemps 1799, pendant lequel, en-deçà des frontières, le gouvernement doit faire face à la réorganisation du mouvement néojacobin (qui se lie de plus en plus avec la faction patriotique italienne²⁰), tandis que, au-delà des Alpes, les « Républiques sœurs » commencent à subir l'avancée des Autrichiens au nord et des catholiques réactionnaires de la *Santa Fede* au sud. C'est cette situation difficile qui rend davantage actuel et nécessaire le Machiavel proposé par Guiraudet, car, au fond, d'après le *Moniteur*, « c'est un conquérant qu'il suppose, qu'il désire, qu'il conseille²¹ ».
- 17 Bien loin d'être une initiative isolée, l'opération menée par Guiraudet s'inscrit dans un réseau politico-culturel fort élargi, ce qui est prouvé non seulement par la réception positive dont la lecture machiavélienne proposée dans son *Discours* jouit dans la presse la plus proche du Directoire, mais aussi par la circonstance que les neuf volumes de sa traduction ont été le résultat d'un travail collectif fait de plusieurs mains. Guiraudet lui-même l'avoue dans une note de sa longue préface, où, afin de rendre honneur aux hommes qui l'ont aidé dans cette lourde entreprise (c'est-à-dire son frère, un certain Hochet – qui a traduit l'*Art de la Guerre* –, et un troisième collaborateur – qui ne lui a pas « permis de le nommer »), reconnaît l'influence que le contexte de la période du Directoire a joué sur la réalisation de son opération éditoriale, en soulignant que cette « impossibilité de traduire seul un ouvrage d'aussi longue haleine » naissait surtout par « l'empressement du public à jouir de Machiavel »²².
- 18 D'autres protagonistes de cette entreprise participent également à ces réseaux liés au courant républicain conservateur qui anime l'opération de Guiraudet. C'est le cas tout d'abord de l'éditeur Pichard, qui, en 1796, avait fait paraître un ouvrage visant à dénoncer les persécutions robespierristes de l'an II²³, puis de l'imprimeur Laran, proche de l'un des journaux les plus importants de cette faction, *La Décade*. Ainsi, il n'est pas étonnant de constater que ce périodique consacre un long compte-rendu au *Discours sur Machiavel*, et le fait par la plume de l'un de ses journalistes les plus renommés,

Pierre-Louis Ginguené, militant dans le club des Feuillants au début de la Révolution, puis fondateur de la *Feuille villageoise*, enfin ministre plénipotentiaire de la France à Turin sous le Directoire. Paraissant en deux numéros à partir du 30 prairial (18 juin)²⁴, jour où les élections des deux Conseils législatifs marquent la victoire de la gauche néojacobine et entraînent le renouvellement du Directoire, son long commentaire s'avère donc la tentative extrême d'utiliser Machiavel – et l'interprétation que Guiraudet vient de proposer – en vue de la lutte politique en cours.

- 19 Après avoir résumé les caractéristiques des deux lectures célèbres autour de Machiavel (la légende classique le décrivant comme l'ami des Tyrans et l'interprétation républicaine plus récente), convaincu qu'« il importe aujourd'hui plus que jamais de prendre avec connaissance de cause un parti entre ces deux réputations opposées », Ginguené renseigne le lecteur que « cette nouvelle traduction [...] est précédée d'un discours très propre à fixer enfin l'opinion sur cette espèce de phénomène politique », lequel doit être placé « entre les deux jugements extrêmes dont Machiavel a été l'objet ». Ainsi, en citant les paroles de Guiraudet sur la nécessité de ne pas accuser « Machiavel d'avoir voulu donner à tous les Princes des leçons de tyrannie » et de ne pas le louer non plus « d'avoir voulu adroitement apprendre aux peuples à détester les tyrans », le journaliste présente comme le « plus conforme à la raison » ce « nouveau point de vue sous lequel le Politique florentin est envisagé par son traducteur », c'est-à-dire la lecture reconnaissant qu'« il adresse tous ces conseils, toutes ces leçons de l'expérience à un *conquérant*, à un *usurpateur* désiré »²⁵. D'après ce journaliste, Machiavel, qui écrivait « avant l'invention du Gouvernement représentatif et du système de l'égalité politique », est à inscrire parmi ces « grands génies » qui « recourraient à une balance de pouvoir entre les différents ordres de personnes, pour prévenir les excès de la domination et ceux de la liberté »²⁶.
- 20 En tout état de cause, en réfléchissant particulièrement sur *Les Discours sur la première décade de Tite-Live*, il ajoute une innovation importante quant à l'usage du penseur italien. S'il revient sur le thème de la liberté, en soutenant que les chapitres 16 et 17 du livre 1 (c'est-à-dire les parties portant sur la capacité de garder sa liberté par un peuple accoutumé à vivre sous un prince) « doivent être lus et médités²⁷ », il se focalise notamment sur le chapitre concernant l'opportunité de porter la guerre chez l'ennemi ou bien de l'attendre, et cela afin de dénoncer les modalités de gestion de l'évolution récente de la situation en Italie par les armées républicaines en Italie. En plein cœur de la retraite de ces armées françaises, Ginguené, qui, à Turin, avait été très proche des patriotes piémontais, ne cache pas ses critiques envers le général de l'armée d'Italie Barthélemy Schérer en soutenant que des « exemples récents » confirment « à beaucoup d'égards la décision de Machiavel » : ils poussent en fait à se demander non seulement si « la France eut trouvé pour attaquer le territoire de ses ennemis, la même facilité à mettre sur pied quatorze armées qu'elle y trouva en 1792 pour les repousser du sien », mais aussi si « un général inepte ou corrompu aurait pu, de défaite en défaite, abandonner ou livrer aussi impunément à l'ennemi le sein même de la République que ce prix de tant de sang, cet objet de tant d'espérance, ce théâtre de tant de gloire et ensuite de tant de crimes, de tant de honte, cette belle et malheureuse Italie »²⁸.
- 21 D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si, en Italie, durant le *Triennio* on voit une suite fort remarquable de réimpressions d'ouvrages machiavéliens (dont l'édition la plus importante, se composant de dix volumes, est menée en 1798 par l'éditeur Domenico Porcile de Gênes), tandis que, en France, l'éditeur Calixte Volland, après avoir en 1793

proposé la réimpression de plusieurs traductions françaises de Machiavel parues en début de siècle, et après avoir longtemps présenté cette édition dans ses catalogues comme étant la première à décrire « le Prince de Machiavel [comme] le livre des Républicains », préfère à cette époque supprimer dans ses répertoires toute référence à cette édition.

- 22 C'est donc ainsi que ce Machiavel de l'« extrême centre » s'affirme sous le Directoire, et notamment pendant ce printemps 1799 où le gouvernement français est menacé tant à Paris par la réorganisation de la gauche néojacobine (qui triomphera aux élections du 30 prairial), qu'au-delà des frontières par la controffensive des puissances de la deuxième coalition. Certes, cette lecture machiavélienne proposant la République française comme le « nouveau Prince » pourra bientôt se reproduire par la suite, surtout sous le Consulat, mais cela n'enlève rien au fait que sa genèse arrive en plein cœur de la lutte politique de la période du Directoire : au contraire, la datation de cette genèse confirme davantage la lecture proposant le « moment directorial » comme un laboratoire crucial dans la délinéation de la politique française tout au long du XIX^e siècle. De ce fait, le renforcement de l'Exécutif s'étant réalisé grâce à la montée d'un général dont la carrière avait commencé notamment dans le théâtre italien et à la bataille de Marengo, laquelle avait marqué le retour des Français dans la Péninsule, les paroles de Guiraudet sur la nécessité d'un « usurpateur désiré » pourront bien être reprises sous le Consulat. En 1803, ce dernier étant entretemps devenu préfet de la Côte-d'Or²⁹, l'éditeur Pichard fait paraître une seconde édition de sa traduction dans laquelle il reproduit mot à mot le *Discours* rédigé quatre ans auparavant, sans y corriger non plus les quelques petites fautes biographiques que Guiraudet avait commises en l'an VII³⁰.
- 23 De plus, sous l'Empire, un évènement crucial dans la connaissance de Machiavel et ayant des répercussions remarquables jusqu'à nos jours se produit en 1810, lorsque, en Italie, Angelo Ridolfi fait connaître pour la première fois la très célèbre lettre que le diplomate florentin avait envoyé à son ami Francesco Vettori le 10 décembre 1513, permettant de dater la rédaction du *Prince* de l'automne de cette année. En France, comme Sciara le montre très bien dans son deuxième chapitre, ce même Ginguené qui a été fort élogieux envers le *Discours* de Guiraudet en juin 1799 se charge de traduire cette lettre dans son long passage consacré à la biographie de Machiavel, laquelle, prête dès l'été 1814, ne sera publiée que cinq ans plus tard, c'est-à-dire bien après la mort de son auteur en novembre 1815, et uniquement grâce à l'engagement de Francesco Saverio Salfi, un ancien républicain italien exilé à Paris sous la Restauration³¹. Dans le tome 8 de son *Histoire Littéraire d'Italie*, une longue partie porte en fait sur la vie et les ouvrages du diplomate de Florence : ici, si la traduction intégrale de la lettre à Vettori permet de mettre « fin aux hypothèses et montre à nu la vérité » sur le *Prince*, une nouvelle référence est faite par Ginguené sur le travail de Guiraudet paru vingt ans auparavant.
- 24 Sans cacher les « reproches les plus graves qu'on peut faire » à Machiavel, l'auteur de cette biographie revient, dans une ligne de continuité qui nous semble fort emblématique, sur la lecture de la période directoriale proposée par Guiraudet en 1799, en précisant que « le dernier traducteur français des Œuvres de Machiavel avance, dans son discours préliminaire, une opinion toute nouvelle sur les intentions de cet écrivain »³². Ainsi, au début de la Restauration, ces paroles d'un ex-journaliste du courant républicain conservateur, publiées grâce à l'un des plus importants patriotes italiens du *Triennio*, montrent bien la façon dont, en contribuant à poser la question

italienne, ce Machiavel de l'« extrême centre » a marqué les fortunes de cette « présence obscure » pendant une bonne partie de ce XIX^e siècle :

Alors et quand l'Italie aurait enfin secoué le joug des étrangers, selon le vœu si éloquemment exprimé dans le dernier chapitre de l'ouvrage, elle serait, pour une longue suite de siècles, puissante, indépendante et heureuse. Mais, pour accomplir de si hauts desseins, il ne fallait point s'arrêter aux scrupules de la morale ; il fallait prendre pour modèle un Castruccio Castracani, et surtout un César Borgia. [...] Les crimes de ce Borgia, sa cruauté, sa perfidie, ses assassinats politiques n'étaient que des moyens ; Machiavel n'en fait point l'apologie, mais il en montre le succès ; et selon lui dans une telle entreprise, tout moyen qui réussit est bon. C'est à cette maxime que se réduit le livre entier du Prince, et que se rapportent même plusieurs endroits d'un autre grand ouvrage de l'auteur [la référence en note est aux *Discours sur la première décade de Tite-Live*].

Son traducteur n'excuse point de tels principes mais il dit qu'on peut du moins les concevoir, et les concilier même avec un ardent amour de la liberté dans un homme qui sacrifiait tout au projet de l'agrandissement et de l'affranchissement de sa patrie. Cette idée de M. Guiraudet paraît d'abord très plausible, et la plus vraisemblable comme la plus naturelle de toutes celles qui ont été avancées jusqu'à ce jour³³.

NOTES

1. Vittorio CRISCUOLO, « Appunti sulla fortuna del Machiavelli nel periodo rivoluzionario », dans *Albori di democrazia nell'Italia in rivoluzione (1792-1802)*, Milan, Franco Angeli, 2006, p. 258-270 ; Bernard GAINOT, « Lectures de Machiavel à l'époque du Directoire et du Triennio jacobin », dans Paolo Carta et Xavier Tabet (dir.), *Machiavel au XIX^e et XX^e siècles*, Padoue, Cedam, 2007, p. 17-48. Du côté français, force est de citer aussi Nizar BEN SAAD, *Machiavel en France des Lumières à la Révolution*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 205-260.
2. Giuliano PROCACCI, *Machiavelli nella cultura europea dell'Età moderna*, Rome-Bari, Laterza, 1995.
3. La référence est surtout à Sergio BERTELLI et Piero INNOCENTI, *Bibliografia machiavelliana*, Verone, Valdona, 1979, p. CCXXIX-CCXXX, où l'on invite à nuancer toute lecture idéologique dans la fortune éditoriale de Machiavel au XIX^e siècle.
4. À ce propos, voir surtout Pier Paolo PORTINARO, *I conti con il passato : vendetta, amnistia, giustizia*, Milan, Feltrinelli, 2011.
5. Franco DELLA PERUTA, *I Democratici e la rivoluzione italiana, dibattiti ideali e contrasti politici all'indomani del 1848*, Milan, Feltrinelli, 1958 ; Nicola TRANFAGLIA, *Giuseppe Ferrari*, dans Bruno Bongiovanni et Luciano Guerci (dir.), *L'albero della Rivoluzione: le interpretazioni della Rivoluzione francese*, Turin, Einaudi, 1989, p. 185-189.
6. Pierre SERNA, *La République des girouettes : 1789-1815, et au-delà : une anomalie politique, la France de l'extrême centre*, Seyssel, Champ Vallon, 2005.
7. Bernard GAINOT, *Lectures de Machiavel...*, op. cit., p. 36-37.
8. Charles-Philippe-Toussaint GUIRAUDET, *Discours sur Machiavel*, dans *Œuvres de Machiavel. Traduction nouvelle*, Paris, Pichard, an VII, t. 1, p. III.
9. *Ibid.*, t. 1, p. V-XII.
10. *Ibid.*, p. XXVII.
11. *Ibid.*, p. XXXV, CXVII.

12. *Ibid.*, p. LXXI.
13. *Ibid.*, p. XCIII-XCIV.
14. *Ibid.*, p. LXXXI.
15. *Ibid.*, p. LXXXIX-LXXX.
16. *Ibid.*, p. LXXXII-LXXXIII.
17. Dès 1789, il prend position avec un pamphlet dont le titre est fort emblématique : *Qu'est-ce que la nation ? Et qu'est-ce que la France ?*. Par la suite, sa collaboration avec Mirabeau se concrétise surtout par la traduction de *l'Histoire d'Angleterre* de Catherine Macaulay sur laquelle des informations fort pointues sont fournies dans Francesco DENDENA, « Histoire républicaine et conscience révolutionnaire », *La Révolution française*, n° 5, 2013, <http://journals.openedition.org/lrf/949>
18. Discours prononcé par Duviquet sur la prise de Naples, Paris, Imprimerie nationale, an VII ; Discours prononcé par le représentant du peuple Duviquet en présentant au Conseil la traduction des œuvres de Machiavel, par le citoyen Guiraudet, Paris, Imprimerie Nationale, an VII.
19. *Gazette Nationale ou le Moniteur universel*, n° 227, 17 floréal an VII.
20. Pierre SERNA, « Un programma per l'opposizione di sinistra sotto il Direttorio: la democrazia rappresentativa », *Società e Storia*, n° 76, 1997, p. 319-343 ; Bernard GAINOT, « I rapporti franco italiani nel 1799: tra confederazione democratica e congiura politico-militare », *Società e Storia*, n° 76, 1997, p. 345-376 ; Antonino DE FRANCESCO, « Les patriotes italiens devant le modèle directorial français », dans Pierre Serna (dir.), *Républiques soeurs. Le Directoire et la Révolution atlantique*, Rennes, PUR, 2009, p. 267-280.
21. *Gazette Nationale...*, *op. cit.*
22. C.-P.-T. GUIRAUDET, *Discours sur Machiavel*, *op. cit.*, p. CXII-CXIII.
23. Vie de M. Cormeaux, curé en Bretagne et zélé missionnaire, décapité à Paris en 1794, Paris, Pichard, 1796.
24. La seconde partie est publiée dans le numéro suivant, le 10 messidor (28 juin).
25. *La Décade philosophique, littéraire et politique*, n° 27, 30 prairial an VII.
26. *Ibid.*, n° 28, 10 messidor an VII.
27. *Ibid.*
28. *Ibid.*
29. Guiraudet meurt l'année suivante, à savoir le 15 pluviôse an XII (5 février 1804) et, quelques jours après, un arrêté consulaire accorde à sa femme une pension annuelle : voir *Gazette Nationale ou le Moniteur universel*, n° 186, 6 germinal an XII.
30. Notamment le passage où Guiraudet écrit que « Nicolas Machiavel naquit à Florence sur la fin du quatorzième siècle, et ayant vécu jusqu'au commencement du quinzième [...] » : passage qui d'ailleurs est suivi, tant dans la première que dans la seconde édition, par une note à pied de page renseignant les dates correctes (ou presque) de sa vie : « né en 1466, mort en 1527 » : voir C.-P.-T. GUIRAUDET, *Discours sur Machiavel*, *op. cit.*, p. XV.
31. Les passages de Sciara à cet égard sont aux pages 51 à 69, où, notamment à la page 65, il y a aussi, en notes de pied de page, des références importantes concernant la date de la première rédaction de la biographie machiavélienne rédigée par Ginguené, ainsi que sur le rôle de Salfi dans la continuation de *l'Histoire Littéraire d'Italie*.
32. Pierre-Louis GINGUENÉ, *Histoire Littéraire d'Italie*, Paris, Michaud, 1819, p. 83.
33. *Ibid.*, p. 83-85.

AUTEUR

PAOLO CONTE

Chercheur

Université de la Basilicate